

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 42

Artikel: Le conducteur d'omnibus : requête adressée à M. le Directeur des omnibus de Paris par Athanase Bonivard, commis-droguiste : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

gés de l'aller garder de peur qu'un autre ne l'enlevât.

Telles sont, d'après la chronique, les phases malheureuses de famine et de peste que nos voisins de Genève ont eu à supporter pendant le cours du XVI^m siècle. A ces détails, je voudrais pouvoir joindre ceux des nombreux incendies, inondations, etc., qui ont eu lieu pendant ce temps, détails que la chronique nous fournirait à pleines mains; mais je me hâte de terminer en souhaitant à nos amis que de pareils malheurs ne viennent plus désormais troubler leur prospérité.

Aigle, le 30 septembre 1892.

C. T.

Locutions vicieuses.

Il vient de paraître, à la librairie F. Payot, à Lausanne, un petit ouvrage qui nous paraît appelé à rendre de bons services; c'est le *Recueil des locutions vicieuses les plus usitées dans le canton de Vaud*, par M. F. Dupertuis, maître de français au Collège du Cully. A l'exception du *Glossaire vaudois*, de Callet, depuis longtemps épuisé, cet ouvrage est le seul qui ait traité de cette matière au point de vue vaudois spécialement.

Il y a sans doute plusieurs autres publications de ce genre, mais elles ont un caractère général et s'appliquent à tous les pays de langue française. On peut citer entre autres celle qui a pour titre: *Parlons français*, répandue à un très grand nombre d'exemplaires, mais qui présente un inconvénient notable, celui de ne pas classer ses locutions par ordre alphabétique, tandis que les recherches sont au contraire très faciles dans l'ouvrage de M. Dupertuis.

L'auteur divise les formes vicieuses usitées chez nous en deux catégories:

1^o *Les mots et tours de phrase qui n'appartiennent pas au français actuel. Les uns sont exclusivement vaudoises (éclaffer, pacot), les autres sont françaises, mais défigurées (fleutre, piotons), d'autres encore sont françaises, mais passées d'usage (renasquer, à crouptons).*

2^o *Les mots et tours de phrase qui appartiennent au français, mais qui sont mal employés ou détournés de leur véritable sens, ainsi:*

Fixer quelqu'un, pour regarder fixement. — Il est toujours *la même chose*, pour de même. — Je n'ai *personne vu*, pour je n'ai vu personne.

Il est en effet nombre de gens qui font usage de ces locutions, ignorant, pour la plupart, qu'elles ne sont pas françaises.

Il nous suffira, pour en donner une preuve convaincante, d'emprunter encore quelques exemples à l'intéressant recueil de M. Dupertuis, que nous aimerions voir, non-seulement dans nos écoles, mais dans chaque maison, sur la

table, bien en vue, pour être consulté le plus fréquemment possible. On ferait ainsi disparaître de notre langage vaudois bien des expressions qui nous valent trop souvent, de la part des étrangers, des railleries fort désagréables et que nous pourrions éviter. Voici donc, à l'appui de ce qui précède, quelques-unes de ces locutions vicieuses les plus usitées dans notre canton de Vaud si beau:

<i>Affanner</i>	pour	gagner avec peine.
<i>Affaïtisement</i>	»	privation.
<i>Apponse</i>	»	allonge, ajoutage.
<i>Assejer</i> (s')	»	s'asseoir.
<i>Bagnolet</i>	»	baquet.
<i>Beugnet</i>	»	beignet.
<i>Bourveauder</i>	»	tourmenter, torturer.
<i>Brisoler</i>	»	rissoler, rôtir.
<i>Branlottes</i>	»	ciboule, ciboulette.
<i>Branter</i>	»	mécher, souffrir.
<i>Brûlon</i> (on sent le)	»	brûlé.
<i>Cabosse</i> (bonne tête)	»	cabocle.
<i>Cabosser</i>	»	bossuer.
<i>Cambillon</i> (à)	»	à califourchon.
<i>Carronner, carronnage</i>	»	carreler, carrelage.
<i>Charpillère</i>	»	serpillère.
<i>Cheneau</i> (la)	»	le chéneau, la gouttière.
<i>Consulte</i>	»	consultation.
<i>Crouptons</i> (à)	»	accroupi.
<i>Débranler</i> (sans)	»	d'arrache-pied.
<i>Embrier, emmoder</i>	»	élancer, jeter.
<i>Empare</i> (prendre de l')	»	marge, champ.
<i>Enfle, gonfle</i>	»	enflé, gonflé.
<i>Frileux, frileuse</i>	»	frileux, se.
<i>Fronçure</i>	»	fronçé.
<i>Médillon</i>	»	rigole, ruisseau.
<i>Nono</i> (faire)	»	dodo.
<i>Panosse</i>	»	torchon.
<i>Pariure</i>	»	pari, gagure.
<i>Péclot, piclet</i>	»	loquet.
<i>Peneux</i>	»	penaud.
<i>Rembours</i> (en)	»	remboursement.
<i>Repourvue</i>	»	remplacement.
<i>Résiller</i>	»	s'agrir.
<i>Rongeon</i>	»	trognon.
<i>Tablas, tablard,</i>	»	rayon, planche, tablette.
<i>Tabousser</i>	»	bavarder.
<i>Taconnet</i>	»	tussilage.
<i>Tèche</i>	»	tas, pile, meule.
<i>Tragette</i>	»	targette.
<i>Trinquette</i>	»	pour-boire.
<i>Ugène Eugénie,</i>	»	Eugène, Eugénie.
<i>Abord</i> (Je viens d')	»	à l'instant, tout de suite.
<i>Amasser</i> (ce doigt)	»	va suppurer.
<i>Autre</i> (personne d')	»	personne autre.
<i>Rien d'autre</i>	»	rien autre.
<i>Boucler un compte</i>	»	terminer, régler.
» une affaire	»	conclure.
<i>Carreau de jardin</i>	»	carré.
<i>Comme de juste</i>	»	comme il est juste.
<i>Compliments, faire des compliments au repas.</i>	»	faire des façons, sans façons.
Sans compliments.	»	faire des excuses.
<i>Demander excuse</i>	»	faire le tour.
<i>Donner le tour de</i>	»	finer herbes.
<i>Herbettes</i>	»	honneur.
<i>Honneur à cœur</i>	»	morceau, bouchée.
<i>Morse</i> de pain	»	mousse.
<i>Mousseuse</i> (rose)	»	pas du tout.
<i>Pas plus!</i>	»	en revanche.
<i>Par contre</i>	»	quelque temps qu'il fasse.
<i>Quel temps qu'il fasse</i>	»	à quelque heure que ce soit
<i>A quelle heure que ce soit</i>	»	dis-lui.
<i>Dis-y de venir</i>	»	quatre yeux.
<i>Quatre-z-yeux.</i>	»	

A propos de cette dernière locution *entre quatre-z-yeux*, mise par M. Dupertuis au nombre des locutions vicieuses, nous croyons devoir citer ce que dit à ce sujet

le dictionnaire de Littré, au mot *œil*:

Entre quatre yeux, en tête-à-tête. Je lui lirai cela entre quatre yeux. On prononce entre quatre-z-yeux. Des grammairiens s'y opposent; mais il n'y a aucune raison de repousser cette lettre euphonique qui se trouve dans bien d'autres cas: va-s-y, donne-s-en, etc., et qui a pour elle l'autorité de l'usage. Néanmoins, on dit quatre yeux en parlant de deux personnes regardant fixement: Quatre yeux étaient braqués sur moi; et dans la locution proverbiale: Quatre yeux voient mieux que deux.

D'un autre côté, nous avons remarqué l'emploi de locutions, avec le *z* euphonique, dans cette phrase de Francisque Sarcey:

Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Il eût suffi de biffer la ligne et d'exiger, entre quatre-z-yeux des excuses de ce jeune sot.

LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS

REQUÊTE

adressée à M. le Directeur des omnibus de Paris

par

ATHANASE BONIVARD

Commis-Droguiste.

II

Le conducteur ne daigne ni me voir, ni m'entendre, et l'omnibus continue sa route.

— Eh! Ohé! Psstt! Psstt!

Dans l'espoir de l'atteindre, je me lance à sa poursuite à travers la chaussée.

— Psstt! Psstt!

Il trotte de plus belle.

— Psstt! Psstt!

Je précipite ma course.

— Psstt! Psstt!

La boue m'éclabousse. N'importe. Me voilà emporté par une émulation folle, bondissant, suant, soufflant, haletant, hurlant:

— Holà! Conducteur! Conducteur du diable!

Mais le misérable feint de ne point entendre, occupé qu'il est à batifoler avec une grosse nourrice assise près de lui, à l'entrée de la voiture. L'entretien est animé et absorbe complètement les forces vives de son intellect.

— Psstt! Psstt! Arrêtez donc!

Les douze pieds de trois chevaux ont facilement raison de ma pauvre paire de jambes: l'omnibus me gagne de vitesse. Dix mètres, puis quinze, puis vingt nous séparent. A chaque tour de roue, la distance s'accroît.

— Psstt! Psstt!

A peine si ma gorge contractée réussit à émettre encore quelques faibles sons. Désespéré, congestionné, hors de souffle, j'allais renoncer à cette poursuite obstinée, lorsqu'un des voyageurs s'aperçoit de ma mésaventure et en prévient le conducteur.

Ce dernier daigne enfin interrompre son colloque avec la grosse nourrice. Nonchalamment il tourne la tête à demi de mon côté, me dévisage sans avoir l'air de comprendre, et finalement, d'un ton gouailleur:

— Dépêchez-vous, hein, si vous voulez monter.

Il ricanait.

Toujours le ricanement sarcastique des jours de pluie.

Et moi, la rage au cœur, mais d'une voix suppliante :

— Par grâce, conducteur, faites arrêter. Je n'en puis plus. Ouff! J'étouffe.

Ma plainte a enfin touché le bourreau. Sa main se lève et tire le cordon d'arrêt qui le met en communication avec le cocher.

Plus qu'un effort et je vais atteindre la voiture. Plus qu'un élan et je vais monter enfin dans l'omnibus, et m'asseoir à la place si chèrement gagnée.

Hélas! Monsieur le Directeur, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

En ma hâte précipitée, je n'ai point aperçu un chien qui, par malheur pour moi, traversait la rue en sens inverse.

Un hasard malencontreux a voulu que la ligne suivie par l'animal coupât ma propre ligne à l'instant précis où moi-même je coupais la sienne. Le chien se jette entre mes jambes. Mes jambes s'empêtrent dans le chien. Nous nous heurtons. Il aboie. Je culbute. Et patatras, me voilà tout de mon long allongé, en plein milieu de rue, dans un cloaque de boue.

Dans un lac de boue gluante, Monsieur le Directeur! A plat ventre au milieu du macadam liquide, à cinq pas de l'omnibus qui, dérision amère, s'est enfin arrêté.

Autour de moi, les curieux s'attroupent. Honteux, furieux, je me relève d'un bond. En quel état, grands dieux!

De la boue aux mains, aux bras, aux jambes; de la boue sur ma chemise, sur mon gilet; de la boue sur les revers, sur les pans de ma redingote; de la boue sur ma figure; de la boue sur toutes les parties de mon individu. Un monceau de boue vivante!

Le genou droit de mon pantalon de casimir s'était entr'ouvert en frottant trop rudement le sol. Quant à mon chapeau haut de forme, si lustré, si reluisant tout à l'heure, bossué du contre-coup, il avait littéralement une larme de boue à chaque poil.

Et bêtement, au milieu des rires stupides de la foule, — c'est étonnant comme à Paris on aime à s'égayer du malheur d'autrui! — la voix du conducteur de l'omnibus s'élevait en glapissement moqueur :

— Eh! dites donc, vous, là-bas, l'homme au billet de parterre, voulez-vous, oui-zou non, monter en voiture? Il faut vous décider, mein! et plus vite que ça, mon vieux. On ne peut pas coucher ici à vous attendre.

Je ne sais ce qui m'a retenu d'étrangler le misérable.

— Brute! Idiot! Canaille!

Je lui montrai le poing avec tant de violence, il y avait dans ma voix une telle explosion de rage, qu'il prit peur. Son rire passa. A coups de cordon précipités, il transmit au cocher l'ordre de repartir. Celui-ci cintra ses chevaux d'un double coup de fouet et l'omnibus s'éloigna au grand trot, me laissant sur place mouillé, crotté, souillé, ahuri, abruti.

Que faire, dans le piteux état où le sort m'avait réduit? Un seul parti restait à prendre : rentrer chez moi, changer de vêtements et me rendre au plus vite à Passy, coûte que coûte.

Je ne possédais malheureusement ni second pantalon noir, ni redingote de rechange. Force me fut donc, après un lavage à grande eau, d'endosser le costume des jours de tra-

vail, pantalon de couleur, veston déformé, gants fanés et feutre mou rapé.

Quelle tenue, Monsieur le Directeur, pour un dîner de fiançailles de trente mille francs de dot sans compter les espérances!

Quand, réparé tant bien que mal, plutôt mal que bien, je pus enfin me remettre en route, sept heures venaient de sonner. Ma concierge, bonne et prévenante, — j'ose vous la recommander, Monsieur le Directeur, pour un de vos immeubles, — avait eu la complaisance de m'amener un fiacre.

— Double pourboire, dis-je à l'automédon, si nous arrivons à Passy en vingt minutes.

— On y tâchera, bourgeois!

Il faut rendre à chacun la justice qui lui est due : les chevaux de fiacre sont loin de valoir les chevaux de vos omnibus, Monsieur le Directeur. La course jusqu'à Passy nous prit vingt-deux minutes. Le cocher eut son double pourboire tout de même.

Quoique économe, on sait, quand l'occasion l'exige, s'épancher en largesses.

Hélas! Prodigalité tardive et partant inutile!

Quand, sur le coup de sept heures vingt-trois minutes, j'eus secoué d'une main fiévreuse le timbre de la villa Cabassieri, la servante savoisienne qui vint entrebâiller la porte me dit d'un ton de dogue en colère :

— Monsieur, madame et mademoiselle sont sortis avec leurs invités.

— Sortis, Française! Et depuis quand?

— Depuis un bon quart d'heure.

— Pour longtemps?

— Pour jusqu'à minuit.

— Oh! mon Dieu! Et où sont-ils allés?

— Au café-concert.

— Savez-vous à quel concert, Française? Pouvez-vous me renseigner?

— Mes maîtres n'ont pas l'habitude de me rendre des comptes. Ils en exigent de moi; mais je ne leur en demande jamais.

— Il faut que je les retrouve, Française. J'ai besoin de parler à M. Cabassieri, ce soir, à l'instant même. Il y va de mon bonheur, de ma fortune, de mon avenir.

— Ah! c'est bien peine perdue de les chercher.

— Pourquoi cela?

— Monsieur ne vous écouterait pas.

— Qui vous fait croire....?

— Monsieur m'a dit comme ça de vous dire, si par hasard vous vous présentiez, qu'il est inutile de revenir ici; qu'il ne prendra jamais pour gendre un paltoquet de votre espèce.

— Un paltoquet! Moi, Athanase Bonivard?

— Parfaitement. Monsieur a bien prononcé le mot : paltoquet. Monsieur a même ajouté : « Tu diras à ce drôle que puisqu'il a l'insolence de ne point arriver à l'heure, puisqu'il a le toupet de me faire faire le pied de grue, à moi, son quasi beau-père, le propre jour de ses fiançailles; puisqu'il est cause que mon dîner mangé refroidi ne valait rien, tu diras à ce vaurien d'aller voir ailleurs si sa montre avance ou retarde. Qui se lève tard manque le train. Il n'aura point ma fille. »

— Mais, ma bonne Française, si vous saviez ce qui m'est arrivé. Un accident terrible.

— Bonsoir, vous conterez vos fariboles à monsieur, un autre jour, s'il consent à vous ouïr.

Et Française, sans plus de façon, m'a fermé la porte au nez. Je l'entendais, à tra-

vers l'huis, qui riait de ma déconvenue avec la cuisinière.

— As-tu vu, ma chère, comme il est fagotté?

— Fichu comme quatre sous, ma chère.

— Et quelle mine de détéré.

— Un jour de fiançailles! N'est-ce pas honteux?

— Une vraie tête de bambocheur.

— Vidé.

— Vamé.

— Eh! va donc, panné!...

— Ah! mademoiselle ne perd pas gros en le perdant.

— Elle y gagne au contraire. C'est une vraie chance pour elle que ce Bonivard ait manqué l'heure du dîner. Elle l'échappe belle la pauvre enfant.

— Quel mari de malheur il aurait fait!

— Un coureur.

— Un noceur.

— Un mal nippé.

— Un fainéant.

— Un débauché.

— C'est le cousin Jules qui ne sera pas fâché de la rupture.

— Pour un beau garçon, parlez-moi du cousin Jules. En voilà un, toujours lustré, astiqué, pommadé, tiré à quatre épingles!

— Et pas fier avec les domestiques.

— Et généreux.

— Et qui saura rendre mademoiselle heureuse.

Ainsi s'expliquaient sur mon compte les deux maritornes.

(La fin samedi.)

FRANCIS TESSON.

Lo préfet et lo municipau.

L'est tot parâi bin eimbéteint quand on oût du; et quand bin seimblîe que vaut mi ètrè sor què novieint, portant lè z'avâoglio sont quasu ti diés què dai tiensons, tandi qu'onna bouna eimpartiâ dai sordiaux sont dai potus que sè démaufiont dè tot. L'est veré que quand on vâi dévesâ lè dzeins et qu'on ne lè z'out qu'à maiti, on est mau à se n'èse, et bin dai iadzo que y'a foudrà mi ètrè sor qu'on toupin què d'ourè on boquenet; on s'esquivérâi dai petits z'affronts.

Vo sèdè que lè municipalità dussont ti lè z'ans montrâ ao préfet lè compto dè coumouna et que se y'a oquie à derè su çosse ao su cein, lo préfet est quie po mettrè ao pas lè municipaux que font dai folerà avoué l'ardzeint dè la coumouna.

Y'a on part d'ans, ein sè recordeint su lè compto dè la coumouna dè Birbetset, lo préfet ve que se lè brâvo municipaux dè cé veladzo continuâvont onco cauquies z'annâies à menâ lè z'affèrès dinsè, la coumouna allâvè tot drâi à n'on betetiu, et lè coumandâ po onna tenablia iô volliâvè ètrè po l'ao derè dou mots.

Quand fut quie, ye l'ao dit sein quequelhi cein que l'avâi à l'ao derè. L'ao fe que n'aviont pas prâo mènadzî lè centimes dè la coumouna, que l'ao avâi dai